

je lui plonge une autre prune dans la rate. *Mi ni*, l'enfant de Paris est vainqueur du vieux crâne. Les soldats se précipitent. On les reçoit un peu bien. Le Vengeur était là ; il avait pris ses mesures. Feu de toutes les fenêtres, feu de toutes les portes, feu de tous les toits et de toutes les caves. Les coups de fusil parlaient de dessous les pavés et semblaient pleuvoir du ciel. Ah ! mes amours ! le joli coup d'œil ! Nos frères de l'armée, réduits des trois quarts, demandent à faire des réflexions et s'esquivalent. Le Vengeur fait tuer ceux qui vivent encore par humanité, et pour qu'ils ne recommencent pas... C'est son genre. Ensuite il monte sur la barricade, il m'appelle ; on présente les armes, on bat le tambour, et il m'embrasse.—Galuchet, me dit-il, quel âge as-tu ?—Dix-neuf ans.—Tu as bien mérité de la patrie, et elle te récompensera, foi de Vengeur. En attendant, puisque c'est toi qui as tué le général, et je te le donne. Promène-toi dans Paris, et raconte partout toi-même la victoire de l'enfant du peuple.

CRIS DANS LA FOULE.

Vive Galuchet ! Vive le Vengeur ! A mort les aristos !

GALUCHET.

Si vous doutez de ce que je vous dis, citoyens, voici les épaulettes du général, voici ses décorations, voici sa ceinture d'or, voici son épée...

RHETO, à part.

L'épée qui a brillé dans vingt batailles !

GALUCHET.

Et voilà sa tête. N'est-ce pas, l'ancien, que je te dis la vérité ?

(L'homme qui porte la tête l'incline devant Galuchet. Rires et hurras.)

GUYOT, à Rheto.

Ce galoppin-là n'a pas les nerfs si sensibles que nous.

RHETO.

C'est horrible !

GUYOT.

Ne te fais pas remarquer.

GRIFFARD.

Citoyens, au nom des défenseurs de cette barricade, je demande que le jeune et héroïque Galuchet veuille bien donner l'accolade fraternelle à notre chef, le citoyen Rheto, dont vous connaissez tous le patriotisme et les talents.

GUYOT.

Bravo ! vive Galuchet ! vive Rheto ! Tambour, un roulement. Portez armes ! présentez armes !

GALUCHET, regardant Rheto.

Tiens ! la bonne farce ! c'est mon aristo de rédacteur en chef. Tu vas passer au second plan, bagueur ! (Il descend de son fauteuil, et Rheto l'embrasse. Applaudissemens.)

GALUCHET.

Citoyens, pour finir la séance, je vous prierai de vouloir bien entendre un refrain patriotique et divertissant de mon honorable ami Bernabé Chenu, pour lequel je solliciterai vos suffrages aux prochaines élections. Ce n'est pas long mais c'est du chenu. En avant Bernabé !

BARNABÉ CHENU.

Citoyens, c'est sur l'air de Larifla. Excusez si ma voix est un peu fatiguée. (Montrant son fusil.) J'ai joué de la clarinette, et ça essouffle. Hum ! hum !

L'aimable Galuchet
Fait l'aimable projet

De s'réguler tantôt
De têtes d'aristos.

Larifla.

Riches et calotins,
Ignobles Malthusiens,
Cessez tous vos forfaits,
Ou gare Galuchet !

Larifla.

Galuchet et l'Vengeur
Vous front, ô exploitteurs !
Passer, pour notre bonheur,
Un très mauvais quart d'heure.

Larifla.

GUYOT.

Bravo ! bravo ! (Bas à Rheto.) Vive l'Hôtel-de-Ville !

GRIFFARD, bas à Furon,

Nous n'avons plus rien à faire ici. Vite à la Banque !

(A continuer.)

SCIENCE.

Académie des sciences.

Depuis que le décès de "l'immortelle" république romaine a fait des loisirs à M. Charles-Lucien Bonaparte, prince de Canino, cet homme illustre a repris le cours de ses études, et il a profité de son séjour à Leyde pour passer en revue, avec la riche collection du musée de cette ville, toute la classe des oiseaux, car le citoyen Bonaparte est un ornithologiste distingué et laborieux, qui, grâce à ses découvertes, ou plutôt à une appréciation systématique des principes constitutifs du genre et de l'espèce, a porté de cinq à sept mille le nombre des divisions spécifiques dans la grande famille des oiseaux. M. Lucien Bonaparte adresse à l'Académie un travail composé de notes qu'il a recueillies depuis un grand nombre d'années, et qu'il se fait, dit-il, "un plaisir de pouvoir donner à la France, comme un tribut d'un de ses fils les plus dévoués." Ce travail a pour objet la grande famille des perroquets, que nous aurons, grâce à ce savant homme, le bonheur de connaître d'une manière un peu plus intime. Cet avantage, nous ne l'aurions probablement pas si l'illustre ornithologiste n'eût été interrompu par l'indiscrétion de nos guerriers, dans le rôle politique qui absorbait son temps sous la feue république immortelle que vous savez, d'où il résulte que notre expédition dans ces parages a tout au moins ce très bon côté. Mais chassé des rives du Tibre, la dite république s'est réfugiée, M. de Canino aidant, sur la queue d'un superbe perroquet rouge, ou, pour être plus exact, d'un paradisier, que M. le prince a baptisé du nom de *Diphylodes respublica*. On ne s'attendait guère, à la vérité, à voir la République en ceci ; et l'ingénieux nomenclateur aurait bien du nous dire quel rapports d'analogie existent entre la République et son oiseau. Il s'est bien donné la peine, à propos de genres et de sous-genres, d'exprimer son extrême aversion pour le *juste-milieu*, allusion fine qui ne peut que causer un chagrin infini aux partisans de cette politique. A propos de nomenclature, je me permettrai ainsi de signaler les charmes de certaine dénominations, et particulièrement des noms propres latinisés. Que dites-vous du genre *Geoffroyus* ? C'est sans doute pour abrégé que M. de Canino ne propose pas le *Psittacus Geoffroy-Saint-Hilaire-us*.